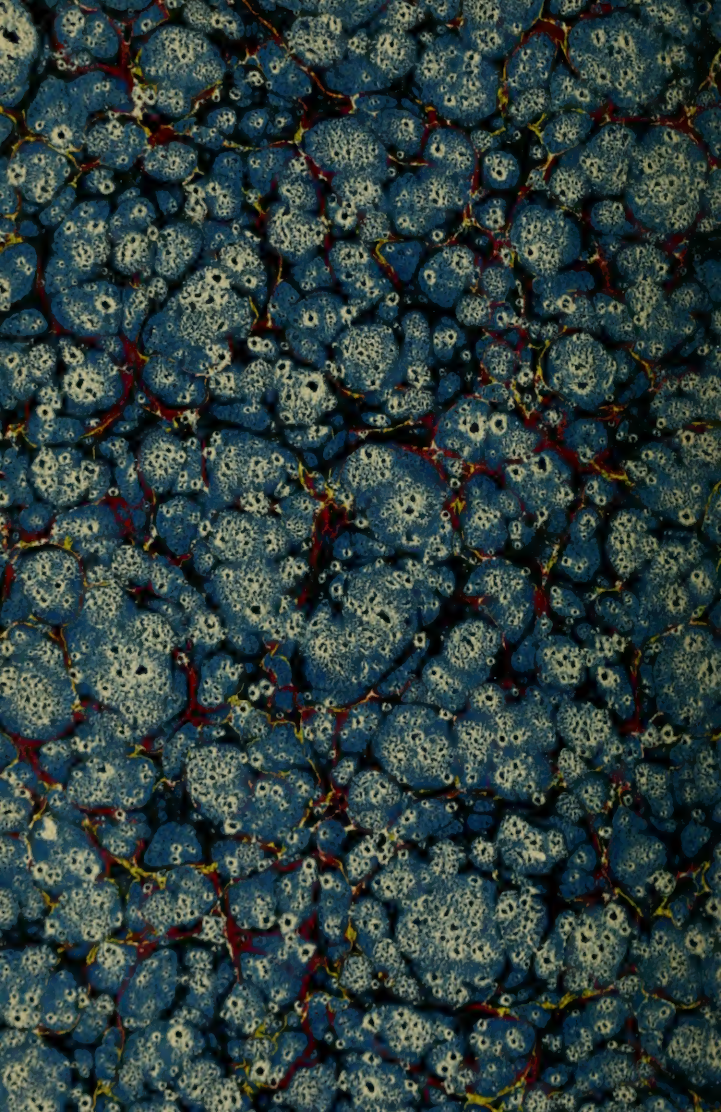
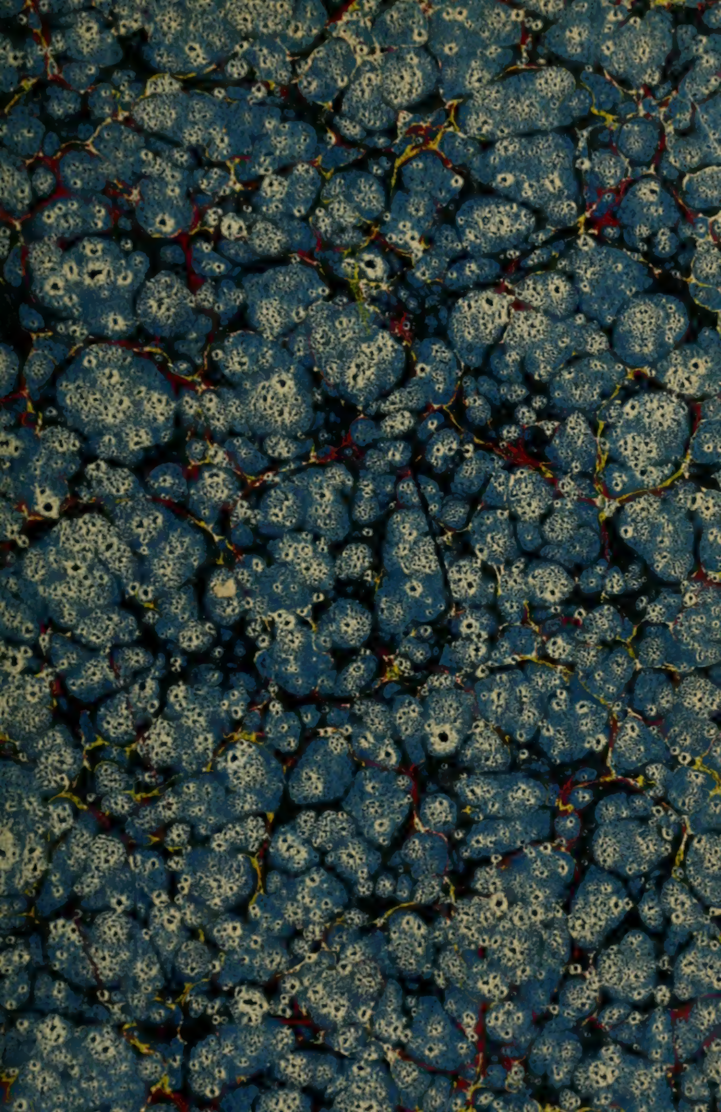





LÉGENDES RELIGIEUSES D'ALSACE
RECUEILLIES PAR
JEAN VARIOT
A·L'ART·CATHOLIQUE·6·PLACE
SAINT-SULPICE·PARIS

LÉGENDES RELIGIEUSES D'ALSACE RECUEILLIES PAR JEAN VARIOT

LÉGENDES RELIGIEUSES D'ALSACE RECUEILLIES PAR JEAN VARIOT



A LA LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE, 6, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS

L'HOMME SANS TÊTE

L est des gens qui disent avoir vu au crépuscule un homme sans tête enveloppé d'un manteau noir, et qui cherche sa route à la manière des aveugles. Il tâtonne avec un bâton; il hésite en tous sens, il se heurte aux pierres et aux troncs d'arbres.

Sa course est néanmoins rapide. Il parcourt les routes, tous les chemins et raidillons, tous les sentiers perdus et secrets, connus des seuls animaux sauvages.

Soit par la neige et l'aigre bise, soit par les pluies, soit par le

vent, soit par les nuits toutes chargées du poids de l'été, il va toujours sans le moindre répit.

On le voit aux solitudes du Champ du Feu, aux clairières du Hohwald, sur les pentes du Schneeberg et les montées de Ribeaupierre, et aussi dans la vaste plaine, parmi les houblonnières et les champs opulents.

Derrière lui, une femme court et crie. Elle tient en sa main une tête par la chevelure, une tête dont les yeux sont clos, le front est blêmi, la bouche est serrée, et par le cou le sang s'échappe.

Parfois, elle croit atteindre l'homme

mais d'un bond, il saute en avant, alors elle repart et pleure : " Aie pitié de moi ! L'homme de geôle qui te gardait, est mort !... Le bourreau qui a fait rouler ton chef comme une boule, est mort... Les soldats qui ont vu le crime, sont morts !... Eux connaissent le repos. Et moi, qui ai tout ordonné et qui suis la coupable, je suis condamnée à te suivre toujours. Reprends ta tête... Aie pitié de moi ! "
Mais lui s'enfuit au loin ; et à l'aurore quand l'horizon pâlit, quand la rosée mouille la terre, quand les coqs criards annoncent l'heure de Saint-Pierre, le bruit de

ses pas se perd dans la direction des contrées orientales.
On dit qu'Hérodias, la nuit, implore saint Jean-Baptiste.

HAUTE ALSACE.

LES TROIS ARCHANGES
ET HUPÉRI

UPÉRI a poignardé un passant sur la route. L'ombre est épaisse et les oiseaux de nuit, seuls, ont répondu quand râlait la victime.

Il fouille la ceinture pour y trouver l'argent, mais il n'y trouve que quelques kreutzers.

Il cherche à tâtons, espérant un gain de son crime.

Il tourne le cadavre, le tourne encore... Hupéri, dans la nuit, a tué un vieux mendiant.

Il se relève et va vers sa cachette. Mais il entend, au loin, des chevaux qui hennissent. Il s'enfuit car

les justiciers parcourent les plaines à pareille heure.
Il court, il traverse les champs, il traverse les vignes, il passe les rivières, il gravit les montagnes, en long, en large, sans jamais s'arrêter.
Et son visage reste tourné et regarde en arrière, car il faut qu'il voie !
Il faut qu'il voie les trois archanges dressés sur leurs chevaux qui vomissent le feu.
Il faut qu'il voie, c'est la vengeance !
Et ses tempes lui brûlent, et son corps est glacé. Par les vallées,

par les sommets, il court toujours comme un damné !
Les chevaux hennissent ; leurs yeux brillent.
Hé ! la bête ! cours sus à l'homme des routes, qui tapi dans l'ornière, attend au passage le voyageur des nuits !
Il se jette en un bois, car les chevaux, croit-il, ne pourront y courir.
Et les voix se rapprochent, et déjà il entend le souffle des cavaliers.
Il ne veut pas tomber entre les mains des justiciers, car il sait bien qu'ils le poignarderont, comme lui, Hupéri, a poignardé le mendiant

sur la route. Et il sentira l'acier lui déchirer la chair, et il galope encore, et il est fou et la sueur coule de tout son corps.

Pourtant il doit s'arrêter et saisir une branche pour ne pas tomber.

Les chevaux approchent.

Le vent crie dans les arbres et pousse dans le ciel noir de grands nuages blafards qui se croisent et se dépassent.

Et Hupéri voit un trou.

Quelque bête l'a creusé. Avec ses ongles, il travaille pour l'élargir, et il creuse, il creuse, il envoie la terre partout, à droite, à gauche, et voici les trois archanges !

Mais lui, Hupéri, lui qui sait plus d'un tour, il a tant et tant fait, qu'ils ne l'auront jamais. Avec un cri de triomphe, comme un reptile il se glisse, et pousse un long hurlement !

Le trou était un gouffre, un gouffre qui joignait les entrailles de la terre.

BASSE ALSACE.

LA FEMME DU CHE VALIER



A peste court dans Guebwiller, marquant les portes ou heurtant les fenêtres de ceux qui doivent mourir ; et sur la fin du jour elle s'assied, fatiguée, au seuil du chevalier. Alors la femme dudit chevalier se coucha dans le lit conjugal, se mit à trembler et dit : " Mon cher mari, n'approchez pas de moi... Éloignez les enfants. Courez chercher un prêtre : la grande mort noire est dans mon corps." Et quand elle eut confessé ses péchés, elle baisa le crucifix et rendit l'âme.

A la nuit tombante, les fossoyeurs

vinrent la chercher, et après l'avoir enveloppée dans son linceul, la placèrent sur un chariot, avec beaucoup d'autres morts. Le chevalier suivit son épouse jusqu'à la fosse du charnier et quand les dernières prières eurent été dites à la lueur des torches, il revint seul vers sa demeure, souhaitant que le mal terrible le frappât à son tour, pour qu'il pût rejoindre, au séjour des élus, celle qu'il aimait.

Il s'enferma dans sa chambre, et tenant en main le crucifix de la morte, il pleura longuement, regrettant les années pleines d'amertume de sa vie de soldat, les années

où, seul, souffrait son corps. Le jour le surprit, triste et livide, à la même place. Et durant des mois et des mois, le veuf pleura sa femme.

On ne le voyait plus jamais en tête de la compagnie d'archers; ni jamais caracolant sur les routes ; ni jamais, aux grands jours, couvert de sa brillante armure et tenant son épée à double tranchant.

Il parlait à ses enfants de leur mère... mais, le voyant pleurer, ils prenaient peur.

Que peut un homme seul, pensait-il, pour chérir comme il convient de petites âmes ? La voix d'une

mère vaut mieux que la force d'un père... Toujours, il restait enfermé, seul avec ses souvenirs.

Or un soir, comme sonnaient les onze heures, on heurta sa porte. La servante alla pour ouvrir ; mais il l'entendit crier, fermer l'huis et monter l'escalier.

Toute pâle, et tenant sa lumière qui tremblait : " Monsieur le chevalier, dit-elle, une blanche figure demande à vous parler... C'est votre femme ! "

— Êtes-vous folle ? répondit-il. Je croirais plutôt que c'est mon cheval blanc, qui est mort à la St-Michel !

Mais on heurta de nouveau. Il

prit la chandelle des mains de la servante, descendit et cria : “Qui frappe ici ?”

— C’est votre épouse, chevalier ; ouvrez-lui.” Or c’était un homme qui parlait.

Le chevalier se prit à trembler lui aussi..

D’une voix brève, il cria :

“Comment puis-je vous croire ?”

Sous la fente de la porte, il vit qu’on glissait un anneau, — le propre anneau nuptial qu’il avait, jadis, donné à sa femme aux jours de leurs noces.

Alors, le chevalier ouvrit.

Celle qui avait été la compagne,

de ses jours se tenait enveloppée dans son suaire, et, les mains jointes en guise de supplication, elle s'agenouilla et dit :

" Mon cher mari, voulez-vous ne pas avoir crainte des morts... et me reprendre avec vous ? "

A côté d'elle, Saint-Joseph, tenant sa branche de lys dans la main gauche, et, sur son bras droit, l'Enfant Jésus, dit d'une voix douce :

" Chevalier, Dieu vous rend votre femme, parce que vous avez été loyal époux. " Puis, il s'éloigna vers l'église et rentra dans sa chapelle. Le chevalier, le cœur

battant, ne pouvait croire ses yeux.

“ C’est une triste compagne, lui dit la femme, que celle qui revient du charnier. Mais vous étiez seul, malheureux, et il nous faut élever nos enfants. Je n’y retournerai qu’avec vous, chevalier, puisque telle est la volonté divine. ”

Et voilà l’histoire de l’homme qui ne voulut point oublier sa femme morte et auquel Dieu rendit le bonheur, parce que rien au monde ne lui donne plus de joie que la fidélité.

TRADITION DE GUEBWILLER, PROBABLEMENT IMPORTÉE PAR DES ROUTIERS ESPAGNOLS.

LA SUZANNE DE SOULTZ MATT



LLE éveillait les hommes de sa voix douce et grave, la cloche qu'on appelait Suzanne, à Soultzmatt. Elle annonçait l'Angelus aux quatre points cardinaux, à midi comme au crépuscule, et son chant montait au ciel comme une prière. Alors le plus païen des voyageurs qui courent les routes de Bâle à Strasbourg et qui viennent des lointains pays, restaient le chef découvert, s'arrêtant à l'écouter. De combien de générations avait-elle annoncé la naissance et la mort ? Nul ne saurait le dire.

Les plus vieux du pays prétendaient bien parfois qu'elle fut fondue au couvent de Schwargthann, ou dans celui de la Dornsyle, mais aucun d'entre eux ne put l'affirmer solidement.

Il semble qu'elle soit née à Soulzmatt, des mains de quelque pieux forgeron qui la fondit et la frappa en si grande adresse, et qui la décora de tant de fleurs et de tant de prières, qu'il n'y eut jamais plus belle et digne cloche sous la voûte de Dieu.

Or, il arriva que sa réputation fit tant de bruit que le chapitre de Rouffach voulut posséder la

cloche admirable. Et, en grande pompe, elle fut descendue de son vieux clocher, posée sur un char traîné par dix bœufs blancs, puis processionnellement conduite vers sa nouvelle demeure. Et la foule chantait en son honneur : les prêtres, avec recueillement, les bourgeois, gravement, les enfants, criant, les femmes, bien doucement, et les reîtres avec leurs sergents, roulant de gros yeux et contenant la foule dont le piétinement semblait celui d'une armée en marche.

Mais, comme on arrivait là où finit la paroisse de Soulzmatt, il

parut que les bœufs avaient peine à marcher. Les bouviers eurent beau les piquer de l'aiguillon, les exciter de la parole et même leur porter à boire ; les sergents et les reîtres eurent beau appuyer leurs épaules et pousser à grand'peine, le char n'avança plus. On alla chercher des chevaux de renforts ; avec des cordes sans nombre, la foule essaya de tirer, la Suzanne était d'un poids tel, que les roues s'enfonçaient dans le sol.

Et trois larmes de sang furent versées par la cloche. La douce amie des hommes, qui annonce leur baptême, et berce leur som-

meil quand on les couche dans la terre des aïeux, ne voulait pas quitter le clocher de son église. Alors, devant un tel prodige, ces messieurs du chapitre de Rouffach commandèrent que la procession n'allât pas plus avant. Et la cloche se fit légère. Toujours en procession, elle fut ramenée à son village et remontée dans son clocher. De partout, l'on vint en pélerinage pour l'entendre et l'admirer, — et l'on dit qu'au soir du jour des Morts, quand les lumières, selon la coutume, brillent sur les tombes, les trépassés se dressent dans les cimetières, ten-

dent l'oreille et se signent, cependant que la Suzanne, à Soulzmatt, annonce le couvre-feu.

LA VIERGE AUX ENFANTS

A mère de l'enfant mort s'en allait, cheveux épars et criant sa douleur à tous les échos de la forêt profonde. La chair déchirée par les ronces et les épines, les pieds endoloris, les yeux brûlant, elle allait à l'aventure et s'enfonçait sous la voûte sombre des sapins.

Là où la source jaillit, elle tomba épuisée puis resta un assez long temps sans reprendre ses sens. Mais quand elle ouvrit les yeux à nouveau, la nuit était venue et les pâles rayons de la lune traversaient le feuillage. Et

soudain, elle entendit un bruit de pas et des chants. Elle aperçut alors une théorie d'enfants, tous pareillement vêtus d'une petite tunique blanche et qui chantaient un cantique à la gloire du Roi des mondes. Et tous ils tenaient, sur leur épaule, une amphore pleine d'une eau débordante.

Une forme blanche, comme une statue, les guidait avec des gestes doux ; c'était une femme au pur visage, au bon sourire, et qui tenait sur son sein un nouveau-né à la tête auréolée d'or éclatant. Arrivés proche de la source, les enfants un à un jetaient l'eau

contenue dans leurs amphores.
“ Que faites-vous cria la mère. Que faites-vous, pauvres innocents ?...
“ Madame, nous sommes morts cette année, répondirent-ils. Cette eau, ce sont les larmes de nos mères que nous jetons dans le ruisseau, et c'est pourquoi il chante si plaintivement. C'est bien triste. Madame...”
Mais soudain, la femme se prit à rire aux éclats. Elle avait reconnu son enfant.
“ Oh! que les bras d'une mère sont chauds !” murmura-t-il.
Alors, la Vierge immaculée,

vierge des sept douleurs, dit à la femme de rester dans la forêt ; et quand vous entendez un murmure entre les feuillages, c'est la femme qui pleure de joie parce qu'elle a retrouvé son enfant.

LA LAMPE DES MORTS


Rozème, deux frères vivaient ensemble. C'étaient des vieux garçons un peu maniaques et autant l'un aimait le sel, autant l'autre aimait le poivre. Or, ils faisaient la cuisine à tour de rôle et veillaient soigneusement à ce que chacun eût bien, dans son assiette, les mets assaisonnés selon ses goûts.

Un jour, celui qui servait se trompa et le friand du poivre fit la grimace, tandis que le friand du sel éternuait et pleurait...

" Ah ! méchant homme, dit l'un

en simulant le grand courroux. Tu veux ma mort ! ”

Et par jeu il saisit l’autre et fit mine de le renverser.

“ Je te vais jeter par la fenêtre, cria-t-il, puisque tu n’as pas respecté mes goûts ! ” Ce disant, il le poussait et tous deux riaient si fort qu’on eût crû des enfants se jouant.

La croisée était ouverte... Ils tombèrent ensemble sur le pavé de la rue au grand effroi des passants. L’un se releva, sain et sauf ; l’autre resta inanimé, la tête ouverte ; il était mort.

Mort pour une plaisanterie !

Celui qui restait vivant sentit le regret envahir son cœur. Il se lamenta aux yeux de la foule assemblée et quand la justice des hommes eût solennellement déclaré qu'il n'était pas coupable de la mort de son frère, il se sentit trembler, car il devenait son propre juge.

A la porte du cimetière, il bâtit une cabane, et fut acheter de l'huile qu'il versa dans une lampe ; et nuit et jour, veilla pour qu'elle ne s'éteignît jamais. Quand son heure sonna, il mit par testament qu'il léguait à sa paroisse la somme nécessaire

pour l'entretien de la lampe, afin qu'elle brûlât jusqu'au dernier jugement ; et cela pour montrer que le remords doit être éternel, et qu'il nous faut toujours l'avoir présent à l'esprit, de même que l'on renouvelle toujours l'huile de la lampe des morts, à Rozème.

LA FONDATION DE THANN



Gubbio, cité d'Ombrie, vivait un prélat d'une grande bonté qui s'appelait Theobaldus. Il était pauvre. Il avait pour tout bien son anneau d'évêque. Il avait pour serviteur un homme venu du pays d'Alsace, lequel prenait soin de lui, comme d'un père, et cet homme répondait au nom de Frédéric.

Un jour, Theobaldus sentit dans ses membres courir le froid de la mort. Il appela son compagnon et lui dit : " Voici l'heure, mon ami, que Dieu a marquée pour ma fin dernière. Puisque

telle est sa volonté, qu'elle soit faite, et je partirai content. Mais toi, tu resteras seul, tu n'auras plus ton vieil ami à soigner et à encourager. Pauvre Frédéric ! compagnon des bons jours où nous faisions la charité aux mendiants du Seigneur ! te souviens-tu quand, sous le ciel lumineux, tu parlais des montagnes de ton pays, des forêts de sapins obscures comme des cryptes, des prairies où paissent les troupeaux, des sources qui murmurent sous l'herbe, des fiers châteaux dont les tours montent droit au ciel.

Tu retourneras dans la patrie de tes pères ; je le veux ; et tu emporteras mon anneau épiscopal qui te rappellera, plus tard, les jours heureux que tu passas dans la pauvreté auprès de ton maître."

Quand le soleil disparut, le vieillard mourut. Au moment où on allait le coucher en terre, Frédéric prit l'anneau, mais en même temps, le doigt se détacha. Il était dur et blanc, comme le marbre, et l'Alsacien comprit que c'était par volonté divine. Alors il le mit dans le creux de la poignée de sa canne, et partit seul sur la route. Il traversa la

Lombardie, les Alpes et la Suisse, mendiant son pain. Après bien des jours de fatigue et de misère, il foula le sol de son pays. Il revit les montagnes, les forêts, les sapins, les prairies où paissent les troupeaux, les sources qui murmurent sous l'herbe, les fiers châteaux dont les tours montent droit au ciel.

Soudain, pris de lassitude, il voulut céder au sommeil. Il s'étendit sous un grand pin contre lequel il posa son bâton qui contenait la bague et le doigt du pieux Theobaldus.

Il rêva ; il lui sembla voir ce

bon maître qui lui commandait de rester là et de ne pas aller plus loin. Il s'éveilla, se leva, étonné par un tel songe, et saisit son bâton, mais le bâton resta fixé contre le pin.

A grand peine, il le voulut arracher : vains furent ses efforts. Il tenta d'ouvrir la poignée où se trouvait l'anneau : la poignée résista. Alors, comprenant qu'il voyait un miracle, il appella les habitants d'alentour et réveilla les échos de la forêt.

La nuit tombait. Les gens en foule se portèrent sur le lieu du prodige et le noble châtelain

d'Engelbourg, ému par la rumeur, se transporta sur sa terrasse, et de là, dans le jour finissant, il aperçut un signe : c'était trois feux qui brillaient au sommet d'un grand pin.

Il arriva suivi de tous ses gens, de son prieur, de ses soldats, de ses valets. En voyant Frédéric, agenouillé près du bâton, il ramassa une pierre et dit : " Tu es la première pierre d'une chapelle qui bientôt s'élèvera ici, sous le vocable de Theobaldus qui l'a voulu ainsi : et sa volonté sera faite."

Bientôt des maisons se grou-

pèrent autour de la chapelle qui attira force monde à cause du miracle : car la bague et le doigt avaient pu être enlevés de la poignée de la canne ; le doigt n'était plus dur et blanc comme du marbre, mais semblait de chair vivante, et l'anneau resplendissait d'une lueur aussi vive que celle de l'étoile des Mages.

Le pays formé par la chapelle et les maisons, fut la ville de Thann. Tout ceci eut lieu vers le xe siècle.

Quand Erwyn de Steinbach eut acquis sa noble renommée,

après avoir élevé la façade ouest de la cathédrale de Strasbourg, les bourgeois de Thann, fiers de l'origine de leur ville, lui demandèrent de rêver pour eux une église plus belle que la chapelle en l'honneur du prélat Theobaldus et de son serviteur. Ce qui fut fait pour la plus grande gloire de Dieu.

Et la flèche sublime et ajourée qu'on voit aujourd'hui et qui fut achevée par Remi Walch, maçon, s'élève vers le ciel d'Alsace, au lieu même du sapin où le serviteur, jadis, rêva que son Maître lui défendait d'aller plus

loin, et où trois feux, beaux comme la Trinité, éblouirent les yeux du châtelain d'Engelbourg.

SAINT GANGOLF ET L'AVARE

AINT GANGOLF, un jour d'été, traversait le champ d'un avare. " Il fait grand chaud ! cria-t-il à l'homme pour l'éprouver. Tu as une belle source qui jaillit sous ton blé et rafraîchit ta terre ! Camarade, est-il permis d'y boire ? "

Mais l'avare répondit :

" L'eau se fait rare. Le soleil sèche tout. Que me restera-t-il si tu bois de mon ruisseau ? "

Alors Saint Gangolf reprit :

" Le voyage était long, la route pénible, la poussière aveuglante. Vois, je puis à peine parler.

L'eau est à Dieu autant qu'aux hommes ; laisse-moi me désaltérer, compagnon. Le ciel te récompensera."

Mais l'autre remuait la tête en signe de négation. Appuyé sur un gros bâton, il semblait prêt à défendre son bien. Le saint, ce que voyant, remua dans sa poche quelques pièces de monnaie. Alors, le propriétaire du champ lança des regards de convoitise. Il se fit insinuant, et posant sa main sur l'épaule du voyageur, il lui dit :

" Tu reviens de loin, pauvre ami. Tu as fait métier de soldat.

Tu es pauvre, sans doute, mais je me contente de peu. J'ai pitié des malheureux. Convenons d'une pièce d'argent, et tu boiras aisément à ta soif."

— Une pièce d'argent, c'est beaucoup pour un soldat, protesta saint Gangolf.

— Je ne puis à moins, reprit l'homme qui s'appuya de nouveau sur son bâton, avec un air menaçant.

— Allons soit ! voici ta pièce ! "

Et le serviteur de Dieu paya le mauvais riche. Puis il enleva son casque et, comme certains guerriers de Gédéon, le plongea

dans la source. Il l'en sortit tout ruisselant et s'éloigna sans boire. Le propriétaire du champ lui cria: " Eh ! bien, camarade, bois donc, puisque tu avais si soif et que tu as payé ce que le ciel nous donne à profusion."

Mais le saint répliqua :

" Ce que j'ai payé, je le garde. Et je le porte à mes compagnons d'armes qui m'attendent non loin d'ici." Puis il disparut.

Mais la source ne murmurait plus dans le champ de l'avare. Le blé se dessécha, les coquelicots pâlirent, et la terre devint rocailleuse.

L'avare se désespéra. Il voulut, pour se faire pardonner, donner une pièce à un mendiant qui passait : mais quand il porta la main dans sa poche, il lui sembla qu'il touchait quelque charbon ardent.

LE JEU DE SAINT PIERRE ET DU DÉMON

N jour, la femme du diable lavait la maison... Elle criait et tançait son monde d'une voix si aigre que Lucifer (qui déjà n'aime pas la propreté) partit pour faire un tour et cueillir une ou deux âmes.

Il avançait en sifflotant un petit air, comme c'est sa coutume, quand il rencontra un mauvais garçon qui cueillait des fruits sur les arbres d'autrui. " Ah ! Ah ! gaillard de malheur ! cria le diable. Ton affaire est sûre ! je me saisis de toi. "

En reconnaissant le voyageur au

manteau noir, au chapeau rouge à plume verte, aux longues jambes et aux yeux sombres comme la nuit, le voleur se laissa choir et s'enfuit du mieux qu'il put. Mais Satan courait plus vite.

“ Pourquoi t'enfuir, pauvre sot ? Ne sais-tu pas que je suis plus rapide que tous les vents ?

— Sauf votre respect, répondit l'autre en tremblant comme la feuille, j'eusse préféré ne vous pas rencontrer...”

“ C'en est fait ! ricana Satan. Je te prends avec moi. Demi-tour et marche droit ! Ne geins pas ; la route de l'enfer n'est pas si

dure que les ridicules humains veulent croire, puisqu'elle est pavée de vos bonnes intentions !"

Et l'homme se prit à marcher, tout gémissant, tenu au poignet par la main du diable.

Comme ils arrivaient aux carrières de Soulz, qui comme chacun sait, cachent la porte de l'enfer, un homme vénérable, vêtu d'un manteau gris, coiffé d'un grand chapeau de paille, et qui tenait en sa main droite une grande clef d'or, se présenta soudain.

En le voyant, Satan parut contrarié et voulut passer outre. Mais le vieillard le tira par la manche.

“ As-tu oublié notre traité, Démon ? ”

Le diable, un peu gêné, se gratta la tête, et répliqua :

“ Nullement, saint Pierre ! Nullement ! Je voulais aller plus loin, à l'ombre...

— “ Allons à l'ombre, soit ! dit saint Pierre. Crois-tu donc que, pour tout au monde et même au ciel, je te laisserais emmener une âme sans la jouer avec toi, ainsi que nous en avons convenu ? ”

Et le gardien du Paradis s'assit sur une pierre, sortit de sa poche un jeu de cartes et se mit à les

battre. Satan prit place ; le mauvais garçon, brisé par l'émotion, pleurait à chaudes larmes, et saint Pierre demanda que la partie fût un tour de *beau Mariage*. "Accepté !" fit le diable. (Il se sait fort dans ce jeu.)

Saint Pierre tourna trois cartes. Trois Rois. Satan tourna deux piques et un malheureux as. Il fit la nique.

Saint Pierre tourna trois autres cartes. Trois Reines.

"Quelle chance il a !" soupira le diable qui présenta un triste jeu. Saint Pierre tourna encore trois cartes, et, cette fois, annonça le

beau Mariage. Il montrait trois valets. “Saint Pierre ! protesta le diable : vous trichez... cela n’est pas bien ! ”

“ Pas d’histoires ! cria le grand saint. Tu as perdu. Donne-moi tes habits ! ”

Lucifer sait qu’une dette de jeu est une dette d’honneur. C’est ennuyeux, mais il n’y a pas à protester. Il se déshabilla, donna au gardien du ciel son chapeau, son justaucorps et ses chausses, sans oublier ses chaussures ; il ne garda que sa chemise, et ses pieds crochus frétillaient comme les pattes d’un aigle pris au filet.

" Continuons... " dit saint Pierre avec calme. Et il tourna trois cartes : trois as de cœur.

Le diable, tout tremblottant à cause de l'air vif, tourna trois piques.

" Donne-moi ta chemise ! " dit saint Pierre.

" Cela n'est pas naturel... Vous avez trop beau jeu !..."

" Donne-moi ta chemise.

" Ecoutez, saint Pierre, cela n'est pas convenable.

" Obéis..."

Le pauvre diable donna sa chemise... Il n'était pas beau.

" Et maintenant, la dernière

passe d'armes !" dit le grand saint, et il tourna trois Rois et trois Reines. " Encore le Beau Mariage ! "

Ce malheureux Satan était atteré. Il se passait la main sur le front et murmurait : " Il y a là une malice diabolique. "

" J'ai gagné, dit saint Pierre. L'âme de cet homme m'appartient..."—"Rendez-la moi... pour une fois, gémit l'autre. Ma femme va me faire la vie impossible...

" J'ai gagné, dit lentement l'apôtre. Va-t-en. " Et il monta au ciel. Alors le diable en colère voulut se venger du garçon qui

restait là bouche bée. “ Tiens, vilaine bête ! ” cria-t-il. Et il lui envoya un magistral coup de pied... Le pauvre hère bondit en l’air, très haut, puis monta, monta monta, à travers le ciel et tous ses mondes inconnus, jusqu’à la porte du Paradis, où le grand saint Pierre sur laquelle est bâtie l’Église de Dieu, le reçut en ses bras avec un bon sourire, en lui pardonnant tous ses péchés, ce que je vous souhaite qui vous arrive un jour. Ainsi-soit-il.

SAINT MATERNE ET LES CHARPENTIERS

N jour, saint Materne prêchait la doctrine de Dieu dans un village du Sundgau. Beaucoup prêtaient à ses paroles une oreille attentive et le bon saint se frottait les mains en songeant à la riche moisson d'âmes qu'il récoltait. Quand il eut fini son sermon, la foule l'applaudit et voulut le porter en triomphe, mais il refusa par humilité, et se dirigea vers la maison des charpentiers, où se trouvaient beaucoup de gens qui restaient sourds à ses supplications.

A peine eut-il poussé la porte, que des exclamations joyeuses l'accueillirent.

“ Bonjour, Prédicateur ! Viens boire un coup de vin ! Cela aidera ton gosier... ”

Le bon Materne n'est pas fier ; il vous retire les épines du pied ; il chasse les mouches qui agacent les bêtes en été ; aux soirs d'hiver il ferme les volets pour vous éviter de sortir par le froid ; il souffle sur le feu pour l'animer ; bref, c'est un excellent homme. Il s'assit donc près d'un établi et but sans façon un grand verre de Hunewihr. Puis il dit :

“ Mes frères les charpentiers, vous me faites beaucoup de peine. Vous êtes bien gentils : votre vin est généreux ; mais cela ne suffit pas. Il faut, durant sa vie, songer à son âme, et vous n’y songez pas... ”

Le bruit des scies et des rabots couvrait sa voix. Personne ne l’écoutait. Il reprit :

“ C’est tout de même un peu fort que des braves gens comme vous soient des païens et adorent des dieux qui n’ont jamais existé. Car aucun d’entre vous n’a vu un de vos dieux...”

Les scies et les rabots s’arrêtèrent.

“ Et toi, Materne, as-tu vu le tien ? ”

Le saint homme resta silencieux, et voulut raconter l’histoire de saint Thomas qui avait eu bien tort de ne pas croire les “ on dit ”. Mais l’effet était manqué. Le travail couvrait à nouveau le son de sa voix.

Materne, en lui-même, se désespérait, et s’accusait de manquer d’éloquence ; il poussait de gros soupirs et ne savait que dire, quand un jeune homme, venu d’un village voisin, et qui ne travaillait là que depuis le matin, s’arrêta de raboter et dit :

“ Le vieillard a raison. Que ne l’écoutez-vous ? Il y a des gens qui ont vu son Dieu ! ”

— Et qui donc ? ricanèrent les charpentiers.

“ Certains que vous rencontrerez un jour ou l’autre.” Materne fut ravi. “ Voilà un brave garçon, dit-il. Ecoutez-le, au moins, si vous vous moquez de moi ! ”

Les rires éclataient si fortement qu’on se fût cru dans une taverne. L’étranger reprit :

“ Il n’est pas honorable, pour une compagnie digne de respect, comme la compagnie des charpentiers, de se rire d’un vieil homme ! ”

Le chef de l'atelier, s'approchant, répliqua :

" Qui es-tu donc, toi qu'on ne connaît pas, et que sais-tu faire, pour avoir le droit de parler si fort ? "

— Je sais tout faire, répondit le jeune homme.

" Quel brave enfant, pensait saint Materne. Il dispute à ma place et précisément je suis si fatigué ! "

" Sais-tu seulement faire des sabots ? " reprit le chef d'atelier. En un clien d'œil, deux sabots furent façonnés.

" Sais-tu sculpter un pied de

table en douze tours de ciseaux ?"
Il avait à peine parlé que l'étranger en six tours avait fait un pied de table.
" Saurais-tu faire une colonne, avec toutes ses feuilles, selon les règles antiques ? "
Un chapiteau fut soudain magnifiquement ouvré.
" Mais qui es-tu donc, toi qui travailles mieux que quiconque, et qui es notre maître à tous ? "
" Votre maître à tous, tu l'as bien dit, mon ami, répondit l'étranger qui apparut tout lumineux dans une tunique blanche. Si je suis tant habile, c'est que

je suis du métier... mon père, sur la terre, était un charpentier... "

Et il disparut.

Alors, tous se prosternèrent.

" Gloire à Dieu, cria le chef de la Confrérie. C'est Materne qui avait raison ! "

— " Je vous l'avais bien dit, " repartit placidement le bon saint. " Vous ne vouliez jamais m'écouter... "

Et voilà pourquoi, sur la bannière des charpentiers, on voit saint Materne, avec sa crosse et son bonnet d'évêque, en compagnie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel tient en ses mains divines le rabot et la scie.

LES DEUX SAPINS DE SAINTE AURÉLIE

U soir de Noël, l'enfant pauvre allait de porte en porte ; il frappait et disait : " Voulez-vous mes deux petits sapins ?... Vous y attacherez des boules d'or et des étoiles de papier... C'est bien amusant pour les enfants... "

Mais à chaque maison, les gens lui répondaient : " Il est trop tard, petit. Il y a longtemps que les arbres de Noël sont achetés !..... Passe l'an prochain ! "

Et l'enfant se désespérait, car il n'y avait pas de pain chez lui. Son père était très vieux, sa

mère malade, et ses deux frères au berceau. Il songeait que lui seul pouvait gagner quelque argent afin de nourrir les siens ; et malgré la grande froidure, il errait dans les rues, toujours en quête d'une maison où l'on voudrait lui acheter ses sapins qu'il avait cueillis à l'orée du bois, sous la nuit tombante, à l'heure où l'on entend la plainte lugubre des loups affamés.

Après bien des demandes et bien des réponses indifférentes ou dures, il se trouva devant la maison d'Eidel le jardinier.

A-t-on jamais eu l'idée de ven-

dre des sapins à l'homme dont c'est le métier de les faire pousser ?... Le pauvre innocent frappa et la grosse voix d'Eidel lui répondit.

" Qui frappe à pareille heure ? "

L'enfant n'osa répondre.

" Mais qui frappe chez moi, quand je veux être en paix ? " reprit Eidel et ses sabots claquèrent sur le plancher. Il ouvrit sa grande porte, et l'humble quémandeur aperçut un arbre magnifique, tout rutilant, tout chargé de richesses et qui jeta sa vive lueur jusque dans la rue déserte. Et trois enfants assis près d'un bon feu

regardaient au foyer la dinde de Noël qui cuisait dans son jus.

“ Qu’est-ce que tu veux, petit ? demanda Eidel. Tu as l’air d’un béjaune avec tes deux sapinots rabougris !... ”

L’enfant se tenait tout triste, sans rien dire, parce qu’il comprenait que sa dernière espérance était envolée.

“ Le froid entre chez moi, reprit le jardinier. Parle vite ou je te ferme la porte au nez. ”

C’était un homme qui avait le ton bourru. C’est dire qu’il était bon. Il regarda le déshérité qui avait l’âge de ses enfants, et qui,

pieds nus dans la neige, n'osait même pas lever les yeux. Il songea qu'une fois sa mort venue, peut-être les siens viendraient-ils, les soirs de neige, mendier chez les autres. Il parla d'une voix radoucie :

“ Que veux-tu... je te donnerai suivant mon possible...

— Vendre mes deux sapins, pour Noël... mais le vôtre est bien plus beau.

— N'importe ! dit Eidel. Donne-les moi. ” Et il alla quérir une pièce d'or qu'il gardait en réserve dans un tiroir. Ce que voyant, le pauvre petit ne pouvait croire

ses yeux, et pensait que l'homme se moquait de lui. Mais les enfants lui donnèrent chacun une cuisse de la dinde, et la mère, dans un bol, une part de bonne soupe chaude ; et aussi le chien fut aimable pour lui et lécha bonnement ses mains rougies par le froid. Alors, il osa croire à sa joie ; il remercia du mieux qu'il put et rentra chez lui, heureux comme une alouette au printemps. (Le chien l'accompagna jusqu'à sa porte, crainte des mauvaises rencontres...)

Cependant Eidel, qui n'aimait pas les attendrissements, jeta dans un

coin les deux sapins du pauvre, et se mit à table. Le repas fut bon ; la dinde bien cuite ; le vin bien frais ; puis chacun s'en fut coucher.

Le lendemain matin, jour de Noël, Madame Eidel balaya soigneusement sa maison, car les jours de fêtes sont des jours où l'on combat le désordre et elle poussa les deux sapins dans la rue. Ses enfants qui se battaient dans la neige, en attendant l'heure de la messe, prirent les deux arbustes et, par jeu, pour imiter leur père, s'en furent les planter derrière l'église. Et les cloches sonnèrent. La

foule prit place dans la nef et dans les bas-côtés. Eidel, au banc d'œuvre, avec sa belle redingote, priait Dieu pour sa famille. Les chants célébraient la gloire du Sauveur des hommes, et le jardinier se disait qu'on n'est jamais trop bon pour les enfants pauvres, puisqu'ils sont les frères véritables de Celui qui est né dans une étable parce qu'on ne voulait de lui nulle part ailleurs... Mais quand la messe fut dite, quand les cierges furent éteints, l'encens dissipé, l'église déserte, la foule sur la place cria au prodige. Deux sapins hauts comme le

clocher, aux troncs tout droits comme des mats de navires, aux branches vastes et lourdes, s'élevaient au ciel. Et les oiseaux, dans l'air pur de Noël, chantaient la gloire des charitables : de ceux qui aiment leur prochain. Et l'on vit la colombe d'un vitrail s'animer soudain, voler au faîte de chaque sapin, battre des ailes par trois fois et revenir prendre sa place au vitrail.

Chrétiens! ayez la Foi, l'Espérance et la Charité.

LE JÉSUS DE CIRE

RITZEL, le fils du louvetier, était seul à la maison, ce soir là. Son père ne devait rentrer qu'au matin, ayant une longue chasse à mener, du côté de Dabo, et l'enfant, craintif, ne pouvait dormir et restait près de la haute cheminée où mouraient les tisons. L'horloge battait lentement, et la veilleuse ne jetait qu'une faible lueur.

Dehors, la neige qui tombait étouffait tous les bruits de la nature, et Fritzel, dans le silence de la nuit, restait les yeux grands ouverts, n'osant bouger.

Pourtant, il se leva et fut chercher l'enfant Jésus de cire que son oncle le chanoine lui avait donné pour Noël, et il le tint dans ses bras comme s'il redoutait quelque malheur.

Une sorte de reniflement se fit entendre contre le bas de la porte. " C'est Proll, le chien du veilleur de nuit, " pensa-t-il. Mais on grattait contre le bois comme si une main remuait la poignée. Alors Fritzel, tremblant, alla fermer le verrou.

Le grattement reprit de plus belle et ne s'arrêtait que quelques secondes ; puis il semblait qu'on

respirait très fortement. Et soudain, une menace rauque déchira l'air, répétée par les échos de la vallée. La porte violemment secouée, cédait et grinçait sous une poussée violente. Fritzel, blanc comme le linceul des morts, lâcha le Jésus de cire qui tomba sur le bord de l'âtre, souriant toujours et les bras tendus dans un geste de tendresse.

La voix maintenant se faisait plus haletante et la porte cédait toujours. Enfin le loup entra ! C'était une grosse bête noire et grise, aux yeux de feu, à la

gueule sanglante. D'un bond il fut sur Fritzel qu'il renversa sous ses pattes. La voix féroce se faisait joyeuse, mais le Jésus de cire, tout blond et tout rose, se leva et saisit le loup à la gorge ; souriant toujours, il le serra de ses petits bras potelés et la bête râla, gémit, se renversa en frémissant et mourut.

A ce moment, le louvetier entra. "Voici la bête, cria-t-il, que je poursuis depuis deux jours ! Fils ! tu l'as échappé belle !"

Et il embrassa son enfant, cependant qu'il repoussait du pied jusqu'à la porte le cadavre du

loup. L'enfant Jésus souriait toujours, ses deux bras tendus pour bénir.

LA CROIX DE BOIS

L y avait une femme, dans la vallée de Saint-Amarin, qu'on accusa de sorcellerie. On prétendait que le soir, un feu rouge sortait de sa cheminée, et d'aucuns affirmaient l'avoir vue, certains samedis, à la tombée du jour, s'enfuir en courant vers la clairière du sabbat. Or, elle était innocente.

Elle comparut devant les juges, et jura sur l'évangile qu'elle n'avait point commis le crime de sorcellerie. Alors, l'accusateur dit aux huissiers : " Faites entrer la force. " Une porte s'ouvrit et

le bourreau, vêtu de couleur de sang, apparut tenant ses instruments de supplice : sa hache, sa corde et ses crochets. Il était entouré de soldats. Il s'arrêta, regarda l'accusée fixement, puis, sans avoir dit un mot, se retira. Le juge dit à la femme : " Vous avez vu la force ? " et elle répondit : " Je ne la crains pas, car je suis bonne servante de Dieu. "

Mais tous les témoins l'accusèrent à l'envi, jusqu'aux enfants, qui répétaient sur elle ce qu'ils avaient ouï dire.

Alors, selon la loi, elle fut

condamnée à être brûlée vive. Le bourreau entra de nouveau, lui lia les mains, lui passa la chemise d'infamie, la coiffa du bonnet pointu, et tandis que le clergé chantait la messe des morts suivi des moines pénitents, dont le visage était recouvert d'une cagoule, elle marcha au supplice. Sur la place, devant l'église, un bûcher s'élevait, et des valets allumaient déjà leurs torches. La foule, pressée comme les blés en août, restait silencieuse et tous les visages étaient pâles. Le tocsin se mit en branle.

La femme fut liée au poteau, et

tandis que le clergé se retirait en procession pour laisser s'accomplir la justice des hommes, le bourreau et ses aides approchaient leurs torches du bûcher. La résine dont les bûches étaient enduites crépita et s'éteignit. En vain soufflèrent-ils à pleins poumons, la flamme se levait mais tôt mourait. On fut chercher les soufflets, au four du boulanger, mais rien ne fit. Les bûches ne s'enflammaient pas plus que si elles eussent été de pierre.

Et trois colombes, soudain, surgirent de l'amas de bois. L'une se posa sur le poteau, l'autre sur

le cœur de l'innocente, la troisième s'envola jusqu'au sommet du clocher, et toutes trois se mirent à prier Dieu pour que la femme fût délivrée.

Le bourreau et ses aides laissèrent tomber leurs torches à terre, effrayés, puis s'enfuirent en criant au miracle ! Le populaire frappa des mains, le clergé revint, délia la victime ; et des bûches, l'on fit une croix de bois que l'on planta solennellement au carrefour des deux routes. La tradition raconte que trois fois la foudre est tombée sur cette humble croix, mais que des

colombes ont été vues qui se posaient sur elle, juste alors, car le ciel veut que le souvenir de l'innocence persécutée soit toujours vivant chez les humbles mortels.

NOTRE-DAME DU SCHAEFFERTHAL

OUS le brûlant soleil de juillet, un berger du Schaefferthal gardait son troupeau. Le sol craquait sous ses pas, tant la chaleur fendillait la terre, et les moutons assoiffés sautaient en tous sens et bêlaient plaintivement.

Les chiens haletants n'avaient guère la force de courir, et le berger, cherchant l'ombre, poussa les bêtes vers la clairière où toujours chantait la source.

Mais là comme ailleurs, l'herbe était roussie : les rayons lumineux tombaient avec lourdeur ; et la

source ne chantait plus. Elle était tarie.

Les moutons qui connaissaient l'emplacement où coulait l'eau bienfaisante se pressaient les uns contre les autres au point de ne sembler qu'une seule bête immense. Mais plusieurs tombaient sans force, la lange pendante et les yeux suppliants.

Alors le berger tomba sur les genoux. Il cria : « Mère du Ciel, vous qui avez su implorer votre Fils pour qu'il changeât l'eau en vin ; Dieu qui avez eu pitié d'Agar dans le désert ; Sauveur qui marchiez sur les flots ; ayez pitié de

moi. Car moi aussi, ô bon Pasteur, j'ai un troupeau. Et je ne suis qu'un pauvre domestique et je dois des comptes à mon maître, qui me chassera s'il manque une seule tête de mon bétail. Mes brebis pleurent, leurs agneaux défaillent ; c'est comme votre peuple, Seigneur, qui a soif de vos paroles !... Ayez pitié, ayez pitié du berger dans le Schaefferthal. »

Ce disant, il s'appuyait, les mains jointes, sur son gros bâton qui s'enfonçait dans le sol.

Le silence était lourd sur la forêt où pas une feuille ne bougeait. Le berger se releva péniblement,

disant : « Advienne que pourra ! Tout est à la grâce de Dieu. » Mais comme il retirait son bâton, une eau fraîche jaillit en chantant, et elle disait : « Tu as eu raison, berger, d'avoir confiance en Celui-là qui n'a qu'une parole à dire pour que le serviteur soit guéri ! » Toutes les bêtes, à l'envi, se précipitèrent pour boire, et, à mesure qu'elles trempaient leur museau, une croix se dessinait à leur dos. Le berger s'en fut, appelant tous les gardiens des troupeaux du voisinage pour qu'ils admirassent le miracle. Et, pierre à pierre, ces solitaires des bois ont élevé une

chapelle, proche de la nouvelle source. Et de partout, l'on vint pour entendre et admirer le son de la cloche mêlé à celui de la source. Et en l'an 1511, sous un brûlant soleil de juillet, la chapelle agrandie fut consacrée, en pompe majestueuse, sous le vocable de Notre-Dame du Schaefferthal, et chaque année, les bergers y portent leurs agneaux, pour qu'ils grandissent protégés par Celui qu'on représente tenant une brebis dans ses bras.

L'OURSE NOIRE DE MADAME RICHARDE

ORSQUE Richarde, épouse de l'Empereur Charles le Gros, eut été murée à cause des méchants bruits que faisaient courir sur elle certains écuyers, blessés de son dédain, un homme sonna du cor et demanda qu'on le fît comparaître aux yeux de l'Empereur.

Et il dit : « Je suis le sire d'Andlau. J'habite une vallée où il y a plus d'ours que d'hommes. Je lance le harpon sur quiconque a la langue trop bien pendue à l'égard du prochain. On a tenu sur ta femme des propos malveillants. Qu'on

vienne m'en rendre compte, car elle est de ma famille. »

Il fallut bien que les écuyers félons s'alignassent devant l'homme de la vallée des ours. Tant à cheval qu'à pied, dans la carrière, il les meurtrit tous en un tour de bras, et devant la victoire du défenseur de la faiblesse, il fallut bien à l'Empereur reconnaître la pureté de Richarde.

On la délivra, et le sire d'Andlau dit à Charles le Gros : « Tu n'es pas digne de l'épouse que Dieu t'avait confiée. » Richarde s'agenouilla et dit à son tour : « Mon maître, l'heure de la séparation a

sonné. Il convient que je quitte le séjour du mal, car Dieu m'appelle. » Et elle s'enfuit, escortée par les gens d'Alsace. Elle galopa durant des jours et des jours, et certain soir, un ermite apparut qui lui cria : « Va vers les bêtes sauvages, noble femme ; va leur prêcher la bonne parole. Dans la vallée, là-bas, quand tu verras une ourse noire creuser la terre, arrête-toi, et bâtis une maison pour Dieu. » Richarde continua sa route, et comme elle s'enfonçait, entre des rocs abrupts, dans une sombre vallée au plus profond de laquelle un torrent écumait, le sire d'An-

dlau lui cria : « Madame Richarde, c'est ici que commence mon pays ! » et dans le ciel obscurci, la vallée semblait se rétrécir de plus en plus.

Soudain, là où l'on aperçoit la plaine, l'impératrice s'arrêta. Une ourse noire grattait la terre.

« Que fais-tu, pauvre bête ? dit Richarde, descendue de son cheval. Tu m'indiques le terme de ma route ?... »

« N'approchez pas, Madame, cria le chevalier. Ses crocs vont vous déchirer ! »

Mais l'impératrice caressait la tête de l'ourse qui lui montra le corps

raidi de son ourson. Et des larmes coulaient des yeux de la bête.

Madame Richarde prit l'ourson dans ses bras et le réchauffa contre son sein.

« Pourquoi voulais-tu l'enterrer, ton petit ? dit-elle. Il n'était qu'engourdi... »

Alors l'ourse noire se mit à faire la belle, à sourire, montrant ses gencives rouges, et à lécher l'Impératrice, qui ne le lui demandait pas, mais l'intention était bonne tout de même...

Les chevaliers avaient mis pied à terre, et regardaient le prodige

d'un colloque entre une impératrice et un animal sauvage. L'ourse pour bien marquer combien elle était reconnaissante vint poser son nez froid sur le bout des doigts. Richarde commanda que des maçons de Barr vinssent avec leurs matériaux, et elle fit bâtir un grand couvent pour les pauvres et les déshérités, cependant que le sire d'Andlau élevait une forteresse à deux tours, qui regarda la plaine.

Et l'on dit qu'au jour de la consécration du couvent, les ours de la vallée d'Andlau vinrent très respectueusement adorer le Créateur.

On dit aussi que l'Impératrice une fois morte, l'ourse gratta la terre comme sur la route ; mit à jour le corps de sa bienfaitrice, tenta de la réchauffer, gémit toute une nuit, et mourut à son tour.

Voilà l'histoire de sainte Richarde. C'est en souvenir d'elle que les montreurs d'ours, quand ils passent à Andlau, sont logés et nourris au frais de la cité, pour la plus grande gloire de cette impératrice bienfaisante et douce, qui savait attendrir le cœur même des bêtes féroces.

LE COUP D'ÉPÉE DU SIRE DE RIBEAUPIERRE


l y avait un sire de Ribeaupierre appelé Conrad, qui se croisa certain jour, s'embarqua pour la Palestine avec force compagnons d'Alsace, et marcha au travers du désert, sous le glorieux Godefroy de Bouillon.

Or, un jour l'arrière-garde des chevaliers chrétiens avançait, fort éloignée du gros de la troupe (et les chevaux haletaient sous le soleil implacable, et la terre surchauffée rougissait les fers de leurs sabots) Conrad fermait la marche, songeant à sa terre lointaine, et portait la main à

son cœur devant quoi se trouvait attachée une médaille, à l'effigie de notre grande sainte Odile.

Et soudain, un nuage de poussière d'or s'éleva du sol. Des cris sauvages éclatèrent. Montés sur leurs chevaux piaffants aux jambes fines et aux crinières volantes, des hommes à grands turbans faisaient des moulinets avec leurs sabres courbes. Le sire de Ribeaupierre fut pris dans un tourbillon de fer et d'étincelles. Resté seul, il se vit perdu.

Tout à coup une flèche siffla et vint se briser sur la médaille. Il

reprit courage. Saisissant son épée, il prit posture d'attaquer. Une deuxième flèche vint frapper la médaille qui rendit un son argentin, mais la flèche retournant en arrière transperça l'homme qui l'avait lancée et qui tomba, le visage écrasé contre terre. Ce que voyant les autres s'enfuirent. Un seul resta. Son regard était de feu ; son armure brillait comme un soleil ; et son cheval était une bête monstrueuse par sa forme et sa grandeur.

Le Sarrazin fonça. Alors, Ribeaupierre vit au sommet de la voûte

céleste saint Georges tout en or qui perçait le dragon.
Le mécréant, sabre en avant, vint s'arrêter net contre le chevalier chrétien, et les tronçons de son arme volèrent en éclats. Sainte Odile priait toujours, en effigie sur la médaille... Et Conrad traça dans l'air le signe de la Croix, avec son épée qui s'abattit sur le noir Sarrazin, lui fendit la tête, le cou, la poitrine et le ventre ; le coupa en deux, lui, négateur des vérités éternelles, illégitime gardien du tombeau du Seigneur ; pour la plus grande gloire de Dieu, et aussi de la

famille des Ribeaupierre, dont les châteaux, du haut des montagnes, commandent la plaine immense et fière des pieux enfants d'Alsace.

LE VOYAGEUR DU CIEL



E voyageur arrêta son cheval devant les eaux du Rhin. Le jour finissait et les lueurs du couchant incendiaient la voûte du ciel à l'infini.

Le voyageur tendit l'oreille. Il lui sembla que de l'immensité des plaines, que des profondeurs des vallées, que des sommets des montagnes où dort la neige éternelle, une plainte montait.

La rumeur, pareille à celle que fait le vent d'automne quand il arrache des branches les feuilles jaunies, courait à la surface de la terre.

Le voyageur regarda tout alentour. Il distingua les pauvres hommes couchés à même le sol, et qui gémissaient et pleuraient. Il écouta encore et comprit leurs paroles : « Les dieux sont morts !... Sur le bûcher, leurs chairs se consument !... Hélas ! les dieux sont morts ! »

Mais lui, se dressant sur son cheval, cria de toute sa force : « Pourquoi dites-vous que vos dieux sont morts ? Pour mourir, il leur faudrait avoir vécu ! » La plainte reprit : « Le ciel est rouge ! Les flammes s'envolent ! C'est l'heure de notre fin qui sonne. »

Alors le cavalier cria derechef : « Si le ciel est rouge, c'est d'un sang qui vous sauve ! Si des flammes s'envolent, ce sont celles de l'espérance ! Et la vie commence pour vous ! » Puis il enfonça ses éperons au ventre du coursier et partit d'une traite au sommet du Donon où se dressait un temple antique. Là il souffla, comme on éteint une lumière, et le temple se démantela, les pierres s'effritèrent, les statues qu'il abritait volèrent en miettes, comme battues d'un marteau.

La nuit était venue. Les étoiles scintillèrent, comme autant de

soleils, pour éclairer la vérité. Alors, le voyageur s'éleva dans les airs et son cheval galopa sur les nuages.
C'est lui qu'on voit aux grands jours de Noël et de Pâques, sautant de sommets en sommets, franchissant les fleuves d'un seul bond, survolant la plaine, et soufflant dans une trompette d'airain qui domine le bruit des vents et des torrents. Une grande croix d'or couvre le monde.
C'est lui qu'on voyait sur un vitrail de la sainte cathédrale de Strasbourg avant que les Allemands ne l'eussent incendiée en

1870 ; car ils se sont fait la main sur elle, avant de brûler : LOUVAIN, TERMONDE, ANVERS, YPRES, ARRAS, SOISSONS, et la vénérable cathédrale de Reims où furent sacrés les rois de France.

TABLE DES MATIÈRES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON (I-X) ET VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER A LA FORME D'ARCHES (1-20), QUE L'ON ACHEVA D'IMPRIMER LE TRENTE ET UN OCTOBRE MIL NEUF CENT SEIZE, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE STUDIUM, POUR L'ART CATHOLIQUE.



T R O I S

F R A N C S




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 01 25 14 018 9